

The cover features a woman in a voluminous red Victorian-style gown and long blue gloves, seen from behind. She stands in a snowy landscape with a large, multi-story house in the background. Red holly branches with berries frame the scene. A red circular badge in the top right corner contains the text 'COUP de CŒUR'.

COUP
de
CŒUR

MARY BALOGH

La valse de Noël

LA SAGA DES WESTCOTT

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

La valse de Noël

Aux Éditions J'ai lu

Duel d'espions

N° 4373

Le banni

N° 4944

Passion secrète

N° 6011

Une nuit pour s'aimer

N° 10159

Le bel été de Lauren

N° 10169

La maîtresse cachée

N° 10924

Stratagème amoureux

N° 11298

Un bijou si précieux

N° 11762

La perle cachée

N° 11788

La magie de Noël

N° 12807

**CES DEMOISELLES
DE BATH**

1 – Inoubliable Francesca

N° 8599

2 – Inoubliable amour

N° 8755

3 – Un instant de pure magie

N° 9185

4 – Au mépris

des convenances

N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

1 – Le temps du mariage

N° 9311

2 – Le temps de la séduction

N° 9389

3 – Le temps de l'amour

N° 9423

4 – Le temps du désir

N° 9530

5 – Le temps du secret

N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

1 – Un mariage en blanc

N° 10428

2 – Rêve éveillé

N° 10603

3 – Fausses fiançailles

N° 10620

4 – L'amour ou la guerre

N° 10778

5 – L'inconnu de la forêt

N° 10878

6 – Le mystérieux duc

de Bewcastle

N° 10875

**LE CLUB
DES SURVIVANTS**

1 – Une demande en mariage

N° 11019

2 – Un mariage surprise

N° 11152

3 – L'échappée belle

N° 11196

4 – Rien qu'un enchantement

N° 11310

5 – Rien qu'une promesse

N° 11482

6 – Rien qu'un baiser

N° 11565

7 – Rien que l'amour

N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

1 – Celui qui m'aimera

N° 12315

2 – Celui qui m'embrassa

N° 12430

3 – Celui qui m'épousera

N° 12717

4 – Celui qui me désirera

N° 13001

MARY
BALOGH

LA SAGA DES WESTCOTT – 5

La valse de Noël

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SOMEONE TO TRUST

Éditeur original
A Jove Book, published by Berkley,
an imprint of Penguin Random House, LLC

© Mary Balogh, 2018

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

1

Rien ne valait un Noël en famille pour se réchauffer le cœur – et pour réfléchir un peu. Avec peut-être une pointe de mélancolie quand même...

Brambledean Court, dans le Wiltshire, abritait justement une réunion de ce genre pour la première fois depuis de nombreuses années. Tous les Westcott y étaient rassemblés, depuis Eugenia, comtesse douairière de Riverdale, âgée de plus de soixante-dix ans, jusqu'à son dernier arrière-petit-fils, Jacob Cunningham, trois mois, le bébé de sa petite-fille Camille Westcott et de son mari Joël. Ils étaient tous les invités d'Alexander Westcott, actuel comte de Riverdale et chef de la famille, et de Wren, son épouse depuis six mois.

Quand Alexander avait hérité du titre, le château n'avait pas été habité depuis plus de vingt ans, et même à cette époque, son aménagement laissait à désirer. Lorsqu'il en avait pris possession, le bâtiment était encore plus dégradé, et le parc qui l'entourait commençait à ressembler à une jungle. Ce délabrement avait constitué un défi pour Alexander, qui prenait ses responsabilités très au sérieux mais ne disposait pas des moyens nécessaires pour effectuer les réparations indispensables.

Son mariage avec Wren, qui disposait d'une fortune considérable, avait opportunément aplani ces difficultés. Sa richesse leur avait permis de réparer les dégâts causés par de longues années de négligence et de rendre au château, au parc ainsi qu'aux fermes et aux dépendances du domaine un peu de leur ancienne splendeur et de leur prospérité. Mais Rome ne s'était pas faite en un jour, comme l'avait observé en arrivant la comtesse douairière, et il restait encore beaucoup à faire. Du moins le château était-il habitable...

D'autres invités s'étaient ajoutés aux Westcott et à leurs conjoints et enfants. Mme Kingsley était venue de Bath ; son fils, le révérend Michael, arrivait du Dorsetshire avec son épouse Mary. Il s'agissait de la mère, du frère et de la belle-sœur de l'ancienne comtesse de Riverdale, dont les vingt ans de mariage avec le défunt comte s'étaient révélés nuls et non avenus. Ce désastre avait engendré des complications sans nom, mais tout s'était bien terminé pour Viola puisque, cette même veille de Noël, elle avait épousé Marcel Lamarr, marquis de Dorchester, à l'église du village. Les jeunes mariés séjournaient maintenant au château, ainsi que le fils et la fille du marquis, des jumeaux de dix-huit ans.

Colin Handrich, baron Hodges, le frère de Wren, était là également. Pour la première fois depuis vingt-six ans, il participait à un Noël en famille et, après un moment de gêne la veille malgré la chaleur de l'accueil, il prenait maintenant grand plaisir à cette réunion.

La maison bruissait d'activité. Le matin, il y avait eu ce mariage totalement inattendu, il fallait bien le dire. La veille, le marquis avait fait irruption

sans prévenir, armé d'une licence de mariage, et avait demandé la main de Viola, deux mois à peine après avoir rompu leurs fiançailles d'une façon scandaleusement spectaculaire au beau milieu du dîner destiné à les célébrer ! Mais c'était une autre histoire, dont Colin n'avait pas été directement témoin. Un banquet brillamment improvisé, sous la direction de Wren, par le personnel déjà débordé avait suivi la cérémonie de mariage proprement dite.

L'après-midi s'était passé en tentatives hilariantes de compléter les décorations de Noël disposées la veille. D'odorantes branches de pin, de houx, de lierre et de gui, agrémentées de rubans, de clochettes, de nœuds et de tous les éléments de rigueur pour l'occasion, ornaient à profusion le salon, les escaliers, le hall et la salle à manger. Un bouquet de gui sous lequel s'embrasser, confectionné sous les vigilantes directives de lady Matilda Westcott, l'aînée des trois filles de la comtesse douairière, restée célibataire, trônait à la place d'honneur au plafond du grand salon. Depuis la veille, il avait déjà été cause d'innombrables éclats de rire et de sifflements discrets, et il avait fait rougir beaucoup de joues. Il avait ensuite fallu traîner la grosse bûche de Noël dans l'imposante cheminée du grand hall, où elle attendrait le soir pour brûler toute la nuit, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée.

Et pendant qu'ils couraient et grimpaient à gauche et à droite pour accrocher, épingler et clouer, qu'ils se piquaient les doigts, qu'ils s'embrassaient en rougissant, montaient des cuisines d'appétissantes odeurs de Christmas pudding, de pain d'épice et de jambon rôti, entre autres délices.

Et surtout, il y avait eu la neige. Un émerveillement constant qui les attirait comme un aimant à toutes les fenêtres, bien plus souvent qu'il n'était nécessaire – ils voulaient s'assurer qu'elle ne s'était pas arrêtée de tomber et qu'elle ne fondait pas aussi vite qu'elle était apparue. Cela faisait des jours qu'elle menaçait et elle s'était décidée à tomber le matin, pendant la cérémonie de mariage. Elle n'avait pas cessé de la journée, et maintenant, elle devait arriver aux genoux.

Une telle abondance de neige était rare en Angleterre au moment de Noël, et ils ne cessèrent de se le répéter tout l'après-midi.

Et ce soir, les enfants et les jeunes gens du village étaient montés leur chanter des cantiques de Noël. Avec force exclamations joyeuses, ils secouèrent devant l'âtre la neige de leurs galoches, déplièrent leurs cache-nez, tapèrent l'une contre l'autre leurs mains engourdis, frottèrent leurs nez rougis. On alluma la grosse bûche de Noël, et toute la famille se rassembla avec eux devant la cheminée. Une fois réchauffés, ils considérèrent, intimidés, cette aristocratique famille qui attendait de les écouter.

Ils chantèrent pendant une demi-heure, leur public attentif se joignant parfois à eux. La comtesse douairière et Mme Kingsley avaient pris place de chaque côté de la grande cheminée pour profiter du feu. Sa chaleur n'allait pas bien loin dans ce vaste hall, mais ses hautes flammes égayaient l'atmosphère, et tout le monde était heureux d'écouter le chœur des enfants et de les applaudir. Alexander dit quelques mots pour souhaiter à tous un joyeux Noël et une bonne et heureuse année, puis tout le monde se mélangea pour bavarder et rire gaiement tandis que l'on offrait d'abord aux chanteurs,

ensuite aux membres de la famille, de grands verres de vin chaud et d'odorantes tartelettes tièdes aux fruits secs.

Colin, au milieu de cette joyeuse cohue, se délectait de cette atmosphère festive. Il n'y avait pas une seule note discordante dans cette joviale assemblée – si l'on exceptait l'impatience de la comtesse douairière, qui écartait sèchement le châle que lady Matilda voulait à tout prix lui poser sur les épaules.

Voilà ce qu'était à ses yeux une famille idéale.

Voilà ce qu'était pour lui un Noël idéal...

Il s'agissait d'un idéal de perfection, bien entendu, or la perfection était rarement accessible, et par nature éphémère si jamais elle était atteinte. Le bonheur sans tache ne pouvait pas durer toute une vie, même pour une famille aussi unie que celle-ci, mais des moments de pure joie existaient, et cette soirée en était sans aucun doute un.

Il sourit aux trois jeunes filles qui, de l'autre côté du hall, riaient et bavardaient gaiement, leurs trois têtes rapprochées, en l'observant à la dérobée. Cela n'avait rien de surprenant. Il n'en tirait aucune vanité, mais il était jeune, riche, noble... et célibataire. Or, les hommes célibataires de plus de vingt ans étaient une denrée rare à Brambledean. Il était le seul, en fait, si l'on exceptait le capitaine Harry Westcott, le fils de Viola, qui était arrivé à l'improviste – lui aussi – du continent deux jours plus tôt afin de chercher de nouvelles recrues pour son régiment. Malheureusement pour les trois demoiselles, le capitaine était le frère de l'une et le cousin germain de l'autre. Seule lady Estelle Lamarr, la fille du marquis de Dorchester, n'avait aucun lien de parenté avec lui, même si son père et la mère du capitaine étaient maintenant mari et femme.

Lorsque Colin leur sourit, les jeunes filles baissèrent la tête. Malgré le brouhaha ambiant, il entendit distinctement l'une d'elles pouffer. Pourquoi se priverait-il du plaisir de les regarder et d'apprécier le tableau qu'elles formaient – et d'être flatté de l'intérêt qu'elles lui témoignaient ? Toutes trois étaient remarquablement jolies, chacune dans un genre différent et, à sa connaissance, plus jeunes que lui et libres de tout engagement. Toutes trois constituaient également des partis enviables, même Abigail Westcott, la fille de Viola et du défunt comte de Riverdale, dont la naissance avait été déclarée illégitime trois années plus tôt, après la scandaleuse révélation de la bigamie de son père. Colin se moquait comme d'une guigne de cette prétendue tache sur son nom. Quant à lady Jessica Archer, c'était la fille de l'ancien duc de Netherby et de sa seconde épouse, la plus jeune des sœurs Westcott, et elle était donc la demi-sœur d'Avery, l'actuel duc de Netherby.

Il avait eu un peu de mal, depuis six mois que Wren avait épousé Alexander, à retenir les liens de parenté qui unissaient cette famille nombreuse et compliquée, mais il pensait maintenant savoir qui était qui, même les parents éloignés ou par alliance.

Il s'apprêtait à rejoindre les trois jeunes filles pour leur demander si elles avaient pris plaisir aux chants de Noël lorsque sa sœur lui apporta un verre de vin chaud.

— Avec cette neige, tu vas être obligé de passer la nuit ici, finalement, remarqua-t-elle, visiblement satisfaite.

— Mais la maison est déjà pleine, Roe ! protesta-t-il pour la forme.

Il ne pouvait pas rentrer chez lui ce soir, il le savait bien et, si jamais il y parvenait, il lui serait certainement impossible de revenir le lendemain matin. Depuis l'été, il habitait Withington House, à neuf lieues d'ici. La maison appartenait à Wren, mais il avait été heureux d'y emménager quand elle le lui avait proposé, plutôt que de passer l'année entière à Londres comme il le faisait depuis cinq ans.

— Roe, répéta-t-elle doucement.

Le nom de baptême de sa sœur était Rowena mais il l'appelait Roe dans leur enfance, et il utilisait toujours ce diminutif avec elle, bien qu'elle eût depuis changé de nom et s'appelât maintenant légalement Wren.

— Un invité de plus ne fera aucune différence, et cela nous fera plaisir à tous, à moi en particulier, reprit-elle. Les chants de Noël étaient délicieux, n'est-ce pas ?

— Merveilleux, acquiesça-t-il, même si les chanteurs avaient montré plus de conviction que de talent.

— Le mariage de ce matin s'est déroulé à la perfection, et le banquet aussi. Et ensuite, la neige et les décorations de Noël... tout, enfin. Est-ce que tu as déjà vécu une journée plus heureuse ?

Colin fit semblant de réfléchir intensément, en levant les yeux au ciel et en se tapotant pensivement le menton.

— Oui ! déclara-t-il enfin triomphalement. Le jour où Alexander est venu m'apprendre que tu étais toujours en vie et où je t'ai revue pour la première fois depuis près de vingt ans.

— Ah, c'est vrai ! Tu as raison, quand je t'ai vu et que tu m'as appelée par mon surnom, et que

j'ai compris que tu étais le petit garçon ébouriffé que j'aimais tellement... c'était un jour inoubliable.

Lorsque Colin avait six ans, on lui avait raconté que Rowena, qui avait quatre ans de plus que lui, était morte peu après que leur tante Megan l'avait emmenée loin de Roxingly Park consulter un médecin pour la grosse fraise qui, depuis sa naissance, enflait tout le côté gauche de son visage et la défigurait. Il n'y avait en fait eu ni médecin ni décès. Leur tante Megan avait épousé peu après le riche Reginald Heyden et tous deux avaient adopté Rowena Handrich, qui était devenue Wren Heyden. Colin, pendant ce temps, avait longtemps pleuré sa sœur bien-aimée et sa compagne de jeux. Il n'avait découvert la vérité que cette année, quand Alexander était venu la lui révéler peu de temps après son mariage avec Wren.

Wren était ravissante, malgré la tache violette qu'avait laissée la fraise sur tout le côté gauche de son visage. Et, depuis quelque temps, elle rayonnait littéralement, car Alexander n'avait pas perdu de temps pour lui faire un enfant.

— Est-ce que Noël était un moment heureux quand tu étais petit ? demanda-t-elle avec une certaine mélancolie.

Colin avait grandi au sein d'une famille nombreuse, entre son père et sa mère, son frère aîné et trois sœurs plus âgées. Roxingly Park était un grand domaine où on disposait en abondance de tout ce qui pouvait rendre la vie agréable. Tout ce qui pouvait la rendre agréable matériellement, du moins. Leur père était riche, comme Colin l'était maintenant, et les Noëls s'étaient succédé les uns aux autres, même après le prétendu décès de Rowena, la plus jeune de ses sœurs, et celui, bien réel, de

son frère aîné Justin neuf ans plus tard. Il n'avait cependant pas gardé le souvenir de moments chaleureux, loin de là.

— Je t'ai attristé, pardonne-moi. Tante Megan et oncle Reggie faisaient toujours de Noël un moment privilégié pour moi et pour eux deux. Pas comme celui-ci, bien entendu. Nous n'étions que tous les trois, mais nous débordions d'amour les uns pour les autres. Ta vie va devenir plus heureuse, tu vas voir, Colin. Je te le promets ! Tu vas rester ici ce soir, et toute la journée de demain, et toute celle du Boxing Day¹ également. Oui, tu resteras aussi après-demain, car nous allons maintenir notre soirée ce jour-là, même si certains de nos invités ne pourront pas venir à cause de la neige. Nous allons avoir le plus merveilleux Noël qui soit, tu ne peux pas refuser ! La seule chose que je regrette, c'est que tante Megan et oncle Reggie ne soient plus là pour le vivre avec nous. Tu les aurais tout de suite aimés, et ils t'auraient adoré.

Il allait lui répondre lorsque Alexander fit signe à sa femme, qui s'excusa aussitôt pour le rejoindre et l'aider à offrir un dernier verre de vin chaud aux chanteurs avant leur départ. De nouveau, Colin regarda autour de lui. Un soupçon de tristesse pointait maintenant derrière son bien-être et sa joie tandis qu'il se remémorait la désunion des siens. En devenant baron Hodges, il était également devenu chef de famille. Il avait atteint vingt-six ans et ne pouvait plus invoquer l'excuse de la prime jeunesse, mais il n'avait rien fait pour rassembler ce qui restait des Handrich, sa mère, ses trois sœurs, leurs

1. Boxing Day (littéralement, jour des boîtes) : le 26 décembre, férié en Grande-Bretagne. (*N.d.T.*)

maris et leurs enfants. Il n'était pas allé à Roxingly depuis les funérailles de son père, quand il avait dix-huit ans. Il n'avait rien fait pour perpétuer sa lignée, pour fonder une famille un peu comme celle-ci. Les Westcott avaient traversé leur lot de tempêtes au cours des dernières années, et probablement avant également. Ainsi allait la vie, mais les difficultés semblaient les avoir rapprochés au lieu de distendre les liens qui les unissaient.

Il en allait tout différemment de la famille Handrich...

Était-il possible de réconcilier tout le monde et de les rassembler de nouveau ? Était-il disposé à essayer ? Était-il prêt à faire quelque chose de sa vie au lieu de vivre au jour le jour ? Encore une fois, son regard s'arrêta sur les trois demoiselles de l'autre côté du hall. Les trois fils de lord et lady Molenor, pensionnaires à Eton, s'étaient joints à elles, ainsi que Winifred Cunningham, la jeune nièce d'Abigail, et deux des chanteurs. Tous plaisantaient, riaient gaiement et se conduisaient comme si cette veille de Noël était la journée la plus heureuse de l'année – ce qui était peut-être le cas pour eux, d'ailleurs.

Tout à coup, Colin eut l'impression d'avoir cent ans de plus qu'eux tous.

— Deux sous pour vos pensées !

Lady Overfield...

La voir devant lui suffit à ramener le sourire aux lèvres de Colin. Il aimait et admirait cette dame plus que n'importe quelle femme de sa connaissance, plus peut-être que n'importe quelle autre personne de l'un ou l'autre sexe. Pour lui, elle trônait sur une espèce de piédestal, bien au-dessus du commun des mortels. Il serait tombé profondément amoureux

d'elle si elle avait eu le même âge ou si elle avait été plus jeune que lui. Et même dans ce cas, il aurait sans doute eu l'impression de lui manquer de respect. Pour lui, elle représentait l'idéal féminin.

C'était la sœur aînée d'Alexander, la belle-sœur de Wren, et elle était tellement belle ! Tout le monde ne partageait pas forcément son avis, il en avait bien conscience. Elle était blonde et mince, avec un visage avenant plutôt que véritablement beau. Mais la vie avait appris à Colin à chercher la beauté, ou son absence, au-delà des apparences. Lady Overfield était peut-être la femme la plus belle qu'il eût jamais rencontrée. Ses manières exprimaient une sérénité imperturbable, tandis que l'éclat malicieux de son regard dénotait une intelligence acérée. Elle n'en faisait jamais étalage, cependant. Au lieu de se mettre en avant, elle réservait son attention aux autres. Pour tous les membres de cette famille, elle était la meilleure amie, celle auprès de qui chacun se sentait à l'aise et apprécié à sa juste valeur, celle qui était toujours prête à écouter sans jamais juger. Elle avait été la première amie que Wren avait jamais eue, alors que sa sœur approchait déjà la trentaine, et elle l'était restée depuis. Cela seul lui aurait valu l'affection de Colin.

Elle lui avait plu dès leur première rencontre, quand il avait retrouvé sa sœur, mais depuis la veille, il lui vouait une véritable affection. Même si tout le monde l'avait accueilli chaleureusement, il s'était senti quelque peu déplacé au milieu d'une famille aussi unie. Lady Overfield l'avait immédiatement compris et lui avait consacré toute son attention. Pendant toute la soirée, elle avait bavardé avec lui depuis son poste d'observation près de la fenêtre du grand salon où ils étaient

tous rassemblés. Elle avait abordé des sujets dont il n'aurait normalement jamais discuté avec une dame et l'avait rapidement mis à l'aise. Il s'était senti flatté car, pour elle, il ne devait être guère plus qu'un adolescent un peu gauche. Elle avait dans les trente-cinq ans alors que lui en avait vingt-six. Il ne savait pas depuis combien de temps elle était veuve, mais elle devait être très jeune quand elle avait perdu son mari. Et elle n'avait pas d'enfants. Elle vivait dans le Kent avec sa mère, Mme Westcott, dans l'ancienne demeure d'Alexander.

Mais elle lui avait posé une question.

— Je cherchais laquelle des trois demoiselles je devrais épouser, déclara-t-il en désignant le groupe de jeunes gens.

Après un moment de surprise, elle éclata de rire.

— On ne vous a jamais dit, milord, que lorsque vous apercevez la femme ou l'homme de votre vie au milieu d'un groupe, votre regard s'allume immédiatement et que vous n'éprouvez jamais le moindre doute ? Si vous dénombrez trois candidates éventuelles, il est hautement probable qu'aucune d'elles ne soit la bonne.

— Quel dommage ! Vous êtes sûre ?

— Pas tout à fait, reconnut-elle. Toutes trois sont extrêmement jolies, n'est-ce pas ? Je ne peux que vous féliciter pour votre bon goût. Et j'ai cru remarquer qu'elles n'étaient pas indifférentes à votre charme. Depuis hier, elles vous observent par en dessous en pouffant et en se poussant du coude. Abby et Jessica, en tout cas, puisque Estelle n'est arrivée qu'aujourd'hui, après le mariage. Mais vous semblez lui avoir fait forte impression, à elle aussi. Vous êtes donc en quête d'une épouse, milord ?

— Non, pas vraiment, même si je commence à me dire que je devrais peut-être y penser. Un jour... Bientôt... Pas avant quelques années, peut-être... Que pensez-vous de la précision de cette réponse ?

— Elle est admirable ! Je pense que le petit monde des débutantes et de leurs mères entrera en transe quand vous commencerez vraiment à chercher une épouse. Vous êtes l'un des meilleurs partis d'Angleterre, et vous n'êtes pas désagréable à regarder, vous savez. Wren est ravie que vous restiez passer la nuit ici, au fait. Elle était vraiment déçue hier soir quand vous avez tenu à rentrer à Withington.

— Il me semble qu'il neige encore et que si j'essayais de rentrer chez moi maintenant, on risquerait de ne voir que mes sourcils quand on se mettrait à ma recherche, milady. J'ai bien peur d'être coincé ici pour deux jours au moins.

— Mieux vaut que vous soyez ici qu'à Withington, à supposer que vous parveniez à rentrer. Vous seriez confiné tout seul pour Noël. Rien que d'y penser, cela me donne envie de pleurer. Mais vous ne voulez pas m'appeler Elizabeth, ou même Lizzie ? Mon frère est le mari de votre sœur, si bien que nous sommes pratiquement frère et sœur. Quant à moi, est-ce que vous me permettez de vous appeler Colin ?

— Je vous en prie, Elizabeth, approuva-t-il, bien qu'il éprouvât un certain embarras à l'appeler par son prénom.

Cela lui paraissait osé, mais c'était elle qui le lui avait demandé, et cela constituait un signe d'acceptation, après tout. Ce Noël promettait décidément des moments particulièrement heureux – et

le jour de Noël n'était pas encore arrivé. Pourquoi ressentait-il cette mélancolie, dans ce cas ?

— Vous devriez remercier le Ciel pour la neige. Vous n'aurez pas besoin de passer une partie de la matinée sur les routes demain. Le matin de Noël a toujours été une de mes matinées préférées, peut-être même ma préférée de l'année. Tout le monde a déjà dû le faire remarquer aujourd'hui, mais nous avons tellement de chance d'avoir de la neige pour Noël ! Je ne me souviens plus de la dernière fois que c'est arrivé. Et il ne s'agit pas d'une fine pellicule blanche tout juste bonne à faire rêver les enfants, mais d'une belle neige bien épaisse. Je suis certaine que demain, nous verrons apparaître une armée de bonshommes – et peut-être de bonnes femmes – de neige, que nous ferons d'homériques batailles de boules de neige et de merveilleuses promenades en traîneau – il y a un vieux traîneau aux écuries, apparemment, et aussi des luges. Elles devraient être au musée depuis longtemps, d'après Alex, mais elles feront aussi bien l'affaire que des neiges. Il y a même une colline, pas très escarpée malheureusement, mais qui fera l'affaire aussi. Vous ne regretterez pas d'être resté !

— Peut-être déciderai-je de passer un Noël plus tranquille dans un bon fauteuil au coin du feu, à déguster des douceurs, à boire du vin chaud et à faire la sieste...

— Oh, vous ne pouvez pas vous conduire comme un vieux barbon à votre âge. Tout le monde se moquerait de vous, et vous deviendriez un véritable paria. Vous avez beau être le frère de Wren, vous seriez immédiatement expulsé de Brambledean et banni à jamais de son enceinte !

— Est-ce que cela voudrait dire aussi qu'aucune de vos jeunes cousines n'accepterait de m'épouser ?

— Bien entendu. Même moi, je refuserais de vous épouser.

— Ah ! Mais vous me briseriez le cœur !

— Je ne vous prendrais pas en pitié, même si vous veniez vous jeter à mes pieds.

— Quelle cruauté ! Si je comprends bien, je n'ai plus qu'à me lever tôt demain matin pour faire quelques bonshommes de neige et lancer un certain nombre de boules de neige, sur vous de préférence. Mais je vous préviens : en pension, j'étais le meilleur lanceur de l'équipe de cricket.

— Et le plus modeste... Mais les chanteurs vont s'en aller, je vois les valets rallumer leurs lanternes. Voulez-vous venir les regarder partir ?

Elle prit le bras qu'il lui offrait, et ils suivirent les autres jusqu'aux portes du château. Le brouhaha s'amplifia considérablement pendant que tous remerciaient les chanteurs, qui les remerciaient en retour, et que tout le monde souhaitait à tout le monde un joyeux Noël.

Colin se sentait réellement heureux. Il avait été accepté par les Westcott et faisait partie de la famille, même s'il était une pièce rapportée. Lady Overfield – Elizabeth – lui avait fait remarquer qu'ils étaient presque frère et sœur, et ils avaient ri et plaisanté ensemble comme deux vieux amis. Sa main était toujours passée sous son bras. Pouvait-il exister plus grand bonheur ?

Et il y aurait des courses de luge et des batailles de boules de neige le lendemain, des cadeaux à échanger, sans compter une oie farcie et un Christmas pudding...

Oui, le vrai bonheur, c'était d'appartenir à une famille.

Même à une famille qui n'était pas réellement la sienne.

Depuis quelques jours, Elizabeth Overfield luttait contre une mélancolie persistante. Ce Noël promettait pourtant d'être particulièrement heureux. Elle allait le passer avec sa mère, son frère, sa belle-sœur et toute la famille Westcott. Les Radley, la famille du côté de sa mère, se seraient volontiers joints à eux s'ils n'avaient pas eu d'autres engagements, mais ils avaient promis de venir l'année suivante.

Avoir tous les Westcott rassemblés à Brambledean tenait du miracle. Le cataclysme qui s'était abattu sur eux deux ans et demi plus tôt aurait très bien pu faire éclater la famille en factions rivales. Au contraire, il les avait rapprochés. Viola, dépossédée du titre de comtesse de Riverdale, s'était remariée le matin même. Ses trois enfants, officiellement illégitimes, étaient là aussi, ainsi qu'Anna, duchesse de Netherby, la seule enfant légitime du défunt comte. Et aucun d'eux n'en voulait à Alexander, le frère d'Elizabeth, d'avoir hérité du titre de comte.

Pourquoi cette mélancolie, dans ce cas ?

Quand les chants de Noël avaient cessé, Elizabeth avait essayé de partager l'allégresse que chacun semblait éprouver. Puis son regard s'était arrêté sur lord Hodges, seul au milieu du brouhaha, la mine

pensive, presque triste. Son isolement l'avait touchée, comme la veille, lorsqu'elle avait deviné son embarras de se trouver au milieu d'une famille qui lui était quasiment étrangère. Elle l'avait pris sous son aile et, contre toute attente, avait été séduite par son charme discret et son regard azur plein de malice autant que par sa silhouette longue et mince et sa beauté blonde. Elle avait pris grand plaisir à bavarder avec lui pendant deux heures, mais cela n'avait en rien atténué sa nostalgie. Au contraire, une envie dévorante de retrouver la jeunesse et la vitalité qui avaient autrefois été les siennes, jusqu'à ce que le temps et un mariage désastreux les éteignent, l'avait saisie.

Peut-être aurait-il été plus sage de se tenir à distance ce soir. Elle n'avait en effet aucune envie de s'enticher de lui. Elle ne ferait que se ridiculiser. Elle l'avait tout de même rejoint et avait été récompensée par son chaleureux sourire et son sens de l'humour, qui ne masquaient cependant pas un certain sentiment de solitude. Les Westcott n'étaient pas sa famille, après tout. Seule Wren était sa parente.

On ressentait plus vivement la solitude dans des circonstances festives comme celles-ci, lorsque personne dans l'assistance n'était l'amour d'une vie, l'Unique dont elle avait parlé à lord Hodges quelques minutes plus tôt.

Elle s'était un jour imaginé l'avoir trouvé. Elle l'avait même épousé. Malheureusement, Desmond Overfield lui avait préféré l'alcool, et l'amour d'Elizabeth pour lui était mort bien avant que son époux décède véritablement. Mais s'était-il jamais complètement éteint ? Un amour véritable pouvait-il mourir ?

La situation de lord Hodges – de Colin – était bien entendu complètement différente de la sienne. Il était encore très jeune, dans les vingt-cinq ans, se dit-elle en le regardant féliciter les chanteurs, leur serrer la main et leur souhaiter un bon retour malgré la neige. Il ferait sans aucun doute le bonheur de la jeune fille qu'il choisirait lorsqu'il se mettrait réellement en quête d'une épouse. Elle se sentit tout à coup très mûre, sinon véritablement âgée. Avait-elle jamais été jeune et insouciante comme les trois demoiselles qu'il avait déclaré vouloir épouser quelques minutes plus tôt et qui observaient les jeunes gens timidement, à la dérobée, certaines du bonheur que ne manquerait pas de leur réserver la vie ?

Bien sûr que oui, mais c'était si loin...

— Quelle belle journée nous avons eue ! Pourvu que demain ne soit pas décevant ! s'écria Anna derrière elle.

— Avec tous les cadeaux à donner et à recevoir, la messe et le déjeuner de Noël, sans parler de la neige qui nous appellera dehors ? Certainement pas.

— Vous n'allez pas nous obliger à aller nous ébattre dehors, j'espère ? soupira Avery, duc de Netherby, le mari d'Anna.

— Ah, mais si ! intervint Colin. Lady... Elizabeth a même menacé de me faire bannir éternellement de Brambledean si j'osais somnoler au coin du feu comme n'importe quelle personne civilisée est en droit de le faire un jour de Noël. Et elle en a le pouvoir, Netherby. C'est la sœur de Riverdale, vous savez.

Elizabeth sourit à ces taquineries tandis qu'Avery, l'air peiné, la toisait à travers sa lorgnette. Elle lui

répondit d'un clin d'œil malicieux, et tous se retournèrent vers les chanteurs qui descendaient maintenant les marches fraîchement balayées du perron, leurs cache-nez remontés très haut sur les oreilles, leurs bonnets descendus le plus bas possible sur le front, leurs lanternes levées haut, avant de s'enfoncer dans la neige. Un courant d'air glacé et quelques flocons saisirent les convives dans le hall au milieu des derniers adieux et des bons vœux.

— Puisqu'il reste encore beaucoup de vin chaud et que cela doit déjà faire six ou sept heures que nous avons porté le dernier toast à la santé de la marquise et du marquis de Dorchester, je vous propose de recommencer avant de nous retirer pour la nuit, suggéra Alex une fois les portes refermées sur les villageois. Wren, où es-tu ? Peux-tu passer les verres au fur et à mesure que je les remplis, s'il te plaît ?

Viola, autrefois comtesse de Riverdale et maintenant marquise de Dorchester, rayonnait comme il convient à toute jeune mariée. Quant au marquis, il la regardait avec au fond de ses yeux sombres une lueur qui troublait fort Elizabeth. Éprouvait-elle une pointe de jalousie ?

Non, elle ne pourrait jamais jalouser le bonheur de Viola. Mais l'envier un peu, peut-être. Oui, c'était cela, elle enviait Viola. De nouveau, elle se sentit très seule.

Il y avait eu un grand nombre de mariages dans la famille au cours des deux dernières années. Le premier avait été celui d'Anna et Avery. Elizabeth était venue habiter avec Anna pendant quelque temps lorsque la jeune fille avait quitté l'orphelinat où elle avait grandi pour venir à Londres, ignorant qu'elle était la fille du comte de Riverdale – son

seul enfant légitime, en fait. Elizabeth l'avait aidée à s'adapter à sa nouvelle vie, souhaitant qu'elle se sente moins seule et perdue. Elle et le secrétaire particulier d'Avery avaient été les uniques témoins de leur mariage. Ensuite, Camille, la fille aînée de Viola, avait épousé Joël Cunningham à Bath, puis Alex avait épousé Wren à Londres. Et maintenant c'était Viola, qui avait atteint la quarantaine, qui venait d'épouser le marquis. Et ces quatre unions avaient au moins une chose en commun, autant qu'Elizabeth pouvait en juger : toutes étaient des mariages d'amour.

— Mesdames ? Attention, il est interdit de boire avant que tout le monde soit servi et qu'on ait porté les toasts, dit Colin en leur tendant deux verres pleins.

— Tyran ! Même pas une petite gorgée ?

— Rien du tout ! Ordre du maître de maison.

— Je me demande bien quelle serait la punition, intervint Anna.

— Oh, elle serait terrible, croyez-moi, répondit-il avant de retourner passer d'autres verres.

— Comme je suis contente que Wren et lord Hodges se soient retrouvés ! reprit Anna. Les familles ne doivent pas rester séparées de cette façon pendant des années...

Elizabeth acquiesça en souriant et remarqua qu'Avery avait passé le bras autour de la taille de sa femme. De nouveau, l'envie s'insinua dans son cœur. Et toujours ce même sentiment de solitude... Elle devait vraiment faire quelque chose... Elle avait trente-cinq ans. Ce n'était plus la prime jeunesse, mais ce n'était pas encore la vieillesse. Et elle avait des espérances. Elle avait passé les deux dernières saisons à Londres avec sa mère et y avait rencontré

quelques messieurs, de nouvelles connaissances ou des anciennes, qui lui avaient témoigné de l'intérêt. Il n'était pas impossible qu'elle se remarie, après tout. L'échec de son mariage avec Desmond lui avait donné le goût de la liberté et de l'indépendance et, après son décès, elle avait obstinément refusé toute idée d'une nouvelle union. Mais tous les hommes ne ressemblaient pas à Desmond, et tous les mariages ne devenaient pas un enfer – il lui suffisait de regarder autour d'elle pour s'en convaincre. Le mariage présentait quelques avantages, finalement.

L'un de ces messieurs avait en réalité fait plus qu'exprimer son intérêt. Sir Geoffrey Codaire l'avait déjà demandée en mariage des années plus tôt, juste après sa rencontre avec Desmond. Ils s'étaient retrouvés et avaient repris leur relation au cours de ces deux dernières années. Il paraissait toujours aussi solide qu'autrefois, au physique comme au moral. Il n'était certainement pas particulièrement séduisant et n'avait pas une personnalité bien marquée, mais c'était un homme solide et fiable. Avec lui, on pouvait s'attendre à un compagnonnage tranquille et sûr. De plus en plus souvent ces derniers temps, elle envisageait d'accepter sa demande, qu'il avait renouvelée au printemps dernier. Elle l'avait refusée, mais quand il lui avait demandé s'il pourrait la réitérer quelque temps plus tard, elle avait hésité. Il avait considéré cette hésitation comme un signe d'encouragement, et il l'avait conjurée de ne pas répondre tout de suite. Elle avait accepté, et ils en étaient donc restés là. S'il lui faisait la même proposition au printemps prochain, sans doute l'accepterait-elle.

Peut-être ne serait-elle plus seule dans un an, lorsqu'ils se retrouveraient tous pour Noël. Peut-être une nouvelle union, la sienne cette fois, aurait-elle dissipé cette nostalgie persistante dont elle ne parvenait pas à se débarrasser. Peut-être même attendrait-elle un enfant, comme Wren en ce moment. Connaître l'expérience de la maternité avait été un de ses plus chers désirs, autrefois.

Le révérend Michael Kingsley, le frère de Viola, avait été appelé pour porter le toast, et Alexander réclamait le silence en tapant avec la louche sur le bol de punch.

Colin avait rejoint les jeunes gens, remarqua Elizabeth, et il se tenait entre Jessica et le jeune Bertrand Lamarr, le fils du marquis de Dorchester, un verre à la main. L'autre était posée sur l'épaule de la petite Winifred – les enfants avaient obtenu l'autorisation de veiller en cette soirée exceptionnelle. Il avait l'air heureux. Sans doute avait-il trouvé sa place...

Le révérend Kingsley s'éclaircit la gorge, et Elizabeth reporta son attention sur le toast qu'il allait proposer.

La journée de Noël commença tôt avec le petit déjeuner et l'échange des cadeaux, fait par petits groupes familiaux. Colin avait été invité à se joindre à sa sœur et à son beau-frère, à Mme Westcott et à Elizabeth dans le boudoir de Wren, où il reçut une ravissante chope de verre gravée à son nom, œuvre des verreries de Wren, un étui neuf pour sa montre de la part de Mme Westcott et une écharpe de cachemire rouge de la part d'Elizabeth. Il offrit à Wren et à Alexander des sous-main et des porte-plume assortis, un châle à impressions cachemire

à Mme Westcott et un calepin de cuir avec un petit crayon à Elizabeth. Échanger des présents à grand renfort d'effusions, d'exclamations ravies et même d'embrassades apportait une grande joie, découvrit-il, car il s'agissait pour lui d'une expérience inconnue.

Il avait apporté des cadeaux pour les enfants également, et presque toute la famille se retrouva à la nursery, où les petits ouvrirent leurs paquets avec des cris de joie avant d'étrenner leurs jouets, même si le jeune Jacob prit plus de plaisir à battre des mains devant les sourires de ses parents qu'à s'intéresser aux peluches qu'on agitait devant ses yeux ou au hochet qu'on lui mettait dans la main. La petite Sarah Cunningham, maintenant âgée d'un an, courait à travers la nursery avec des glapissements ravis pour poser sa nouvelle poupée sur les genoux de sa mère, avant de la reprendre pour l'agiter et la poser sur les genoux de quelqu'un d'autre. Winifred Cunningham remercia solennellement chacun pour les rubans, le manchon et les bracelets avant de se plonger dans l'un de ses trois nouveaux livres et de partir pour un autre monde tandis que, sur les genoux de son père, le duc de Netherby, Joséphine Archer mordillait avec énergie la patte d'un chien en peluche.

Les fils de lord Molenor, tous adolescents, et qui à cet âge n'auraient dû recevoir de cadeaux que de leur proche famille, se montrèrent enchantés des balles et des battes de cricket, des bottes et des cache-nez, des télescopes et des livres – qu'ils ne se dépêchèrent pas de consulter, contrairement à leur cousine Winifred. Boris, l'aîné, berça obligeamment la poupée de Sarah, ce qui lui valut un

baiser baveux avant que la petite fille lui arrache le jouet pour le jeter sur les genoux de sa grand-mère.

Tout le monde se rassembla ensuite dans le grand salon pour la distribution des cadeaux aux domestiques, un rituel que Brambledean n'avait pas connu depuis bien des années. Et, ce qui aurait pu passer pour un prodige après cette matinée agitée et compte tenu de l'épaisseur de la neige qui continuait à tomber, tous arrivèrent à l'heure à l'église pour le service de 11 heures.

Le vieux traîneau, abondamment décoré de guirlandes et de clochettes qui tintaient joyeusement pour lui redonner un air décent, emmena les plus âgés en deux voyages. Tous les autres firent le chemin à pied, avec plus ou moins de grâce ou de difficulté. Tout chahut ou mauvais tour sur le chemin avait été énergiquement banni par lord Molenor, qui s'insurgea énergiquement lorsque l'un de ses fils glissa une poignée de neige dans le cou de son frère et que la victime montra des vellétés de vengeance. Aucun nouvel incident ne vint émailler le trajet, à l'exception d'une glissade de lady Estelle Lamarr, qui s'étala fort peu élégamment dans la neige. Quand son frère la remit sur pied, elle avait tout l'air d'un bonhomme, ou plutôt d'une bonne femme, de neige. Le capitaine Westcott l'aida à secouer ses vêtements, ce qui provoqua des ricanelements embarrassés de l'intéressée, dont les joues rosies virèrent à l'écarlate.

Colin chemina avec Camille et Joël Cunningham, portant Sarah et sa poupée la plus grande partie du chemin, puisque Cunningham avait les bras occupés par le bébé Jacob et que Winifred s'accrochait à la main de Camille. Il prit place à côté d'eux à l'église, qu'il fut surpris de trouver comble. Il ne se

rappelait pas être jamais allé à l'église en famille le jour de Noël. Ils avaient sans doute manqué ainsi le service religieux le plus émouvant de l'année, tout entier centré autour de la naissance, de l'espoir, de l'amour, de la joie et de la paix. Le jour de Noël, il était permis d'y croire, ou du moins de les croire possibles. Camille prit Sarah sur ses genoux, et la fillette ne tarda pas à s'endormir, blottie contre elle avec sa poupée, tandis que Winifred, confiante en l'amour et en la protection de sa famille, s'appuyait contre l'épaule de sa mère. Joël berça doucement le petit Jacob sur ses genoux quand il commença à s'agiter et fut récompensé d'un sourire édenté avant que les paupières du bébé se ferment peu à peu.

Il était certainement temps pour lui de penser à fonder une famille, se dit Colin. Et peut-être d'y rassembler les membres de celle avec qui il avait grandi. Wren en faisait déjà partie, tout comme sa sœur Ruby, son mari Sean et leurs quatre enfants, même s'ils vivaient en Irlande, qu'il les vît rarement et que Ruby ne fût pas une correspondante assidue. Restaient sa mère et sa sœur aînée, Blanche, ainsi que le mari de celle-ci. Mais le moment était mal choisi pour penser à eux. Il voulait garder l'esprit léger en ce jour de Noël.

Il prit le chemin du retour entre lady Overfield et la mère de cette dernière, Mme Althea Westcott, qui s'appuya lourdement sur son bras de peur de glisser et de se ridiculiser, selon ses propres termes. Elle consentit cependant à monter dans le traîneau lorsque celui-ci revint pour son second voyage de l'église au château, et Elizabeth accepta de bon cœur le bras qu'il lui offrait. Elle était ravissante avec son manteau rouge et son chapeau assorti,

qui contrastaient avec la blancheur de la neige et du givre qui poudrait les arbres.

— Les bottines à la mode sont parfaitement inadaptées à toute cette neige, remarqua-t-elle, désolée. Tout ce que j'espère, c'est qu'elles auront le temps de sécher avant cet après-midi.

— Vous rêvez toujours de batailles de boules de neige, de courses en luge et de toutes ces horreurs, alors ? Même après un déjeuner de Noël qui promet d'être particulièrement copieux ?

— Et vous, vous rêvez toujours d'un bon fauteuil au coin du feu ?

Colin éclata de rire devant la joie de la jeune femme à la perspective de toutes ces folies enneigées.

— Avez-vous jamais pensé à vous remarier, Elizabeth ? Je vous demande pardon, se corrigea-t-il vivement en la voyant sursauter comme si on l'avait piquée. C'est une question horriblement indiscreète, et posée de façon abrupte qui plus est, mais Noël nous met en tête des idées de famille et d'enfants... Oubliez ce que je vous ai dit, je vous en prie. Je nous ai mis tous les deux dans une position embarrassante. Pardonnez-moi.

Elle lui sourit.

— Vous ne m'avez pas mise dans l'embarras, répondit-elle. Oui, j'ai déjà pensé à me remarier. Pendant longtemps, je n'ai pas voulu en entendre parler. Je me disais que je me satisferais de m'occuper de ma mère en fille dévouée dans ses vieux jours. Malheureusement, elle a énergiquement refusé cette perspective, et je dois vous avouer que cela m'a soulagée. J'ai donc commencé à regarder autour de moi.

Deux des enfants Molenor avaient fait un siège de leurs bras à la petite Winifred, qui riait aux éclats, ce qui ne devait pas être fréquent chez elle, remarqua Colin. La fillette, une enfant sérieuse, appliquée, très pieuse, avait grandi dans un orphelinat de Bath où Camille et Joël l'avaient adoptée en même temps que Sarah quand ils s'étaient mariés. Colin se demanda si elle se rendait compte que les garçons Molenor allaient certainement la lâcher « accidentellement » dans la neige avant de parvenir au château.

— Et qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Eh bien, répondit-elle d'un ton hésitant, un monsieur que j'ai connu autrefois m'a fait sa demande il y a quelque temps. J'ai refusé, mais il m'a demandé la permission de renouveler sa proposition dans un avenir plus ou moins proche, et je ne l'ai pas découragé.

— Cela m'a tout l'air d'une grande histoire d'amour, sourit-il.

Quelle raison aurait-elle de se remarier, à part l'amour ? Elizabeth était faite pour épouser un homme qui l'adorerait et remercierait le Ciel jusqu'à la fin de ses jours de lui avoir permis de la rencontrer.

— Non, rien de tel. J'ai sans doute passé l'âge de l'amour romantique. Ou peut-être que j'y crois moins qu'autrefois.

— Voilà qui semble particulièrement triste.

Il était sincère. Avait-elle connu une déception sentimentale ?

— Croyez-vous qu'il y ait un âge pour l'amour romantique ? Allez donc le dire à ces deux-là, reprit-il en désignant le marquis et la marquise de Dorchester, qui marchaient devant eux.

Abigail Westcott cheminait à côté du marquis, Estelle Lamarr à côté de Viola. Tous quatre marchaient bras dessus, bras dessous. Quelque chose chez les jeunes mariés avait donné des frissons à Colin ce matin-là. Il n'y avait certes rien de mal-séant dans leur attitude, mais un éclat particulier sur le visage de la marquise et une lueur intense dans le regard du marquis en disaient assez long.

— Ils ont l'air heureux... après vingt-quatre heures de mariage, acquiesça Elizabeth. Et c'est exact, ils ont tous les deux plus de quarante ans.

— Je me suis toujours dit que je n'avais pas besoin d'envisager quelque chose d'aussi rébarbatif que le mariage avant quelques années. Je viens d'avoir vingt-six ans, après tout.

— Rébarbatif ? s'amusa-t-elle. Pour vous, se marier, c'est se mettre la corde au cou, et autres clichés dont raffolent les messieurs ?

— Non, mais... Fonder une famille, m'établir quelque part et en faire un foyer... Choisir une épouse en sachant que je devrai vivre avec elle jusqu'à la fin de mes jours – et qu'il en sera de même pour elle... Être chef de famille et en assumer les responsabilités... Devenir un homme...

Il s'interrompit, gêné par ces dernières paroles.

— Vous ne vous considérez pas comme un homme, alors ?

— Je ne sais pas ce que j'ai voulu dire exactement. Faire des choix et les assumer, peut-être. Savoir où je suis et où je vais. Où je veux aller. Où je suis censé aller... Vous devez me prendre pour un parfait imbécile, conclut-il, et vous avez probablement raison.

— Cela ne me viendrait pas à l'esprit ! protesta-t-elle. Beaucoup de jeunes gens, et dans une